la ville de Queretaro d'un système défensif. Queretaro se présente comme un rectangle d'environ deux mille six cents mètres de longueur, sur un versant couvert de petites collines qui forment la Cañada du nord; en face se trouve la hauteur du Cimatario; vers le sud s'étendent un grand plateau et les riches vallées traversées par la grande route de Mexico à Celaya. Sur ce chemin, vers l'ouest, et à moins de mille mètres des limites de la ville, est l'éminence appelée *Cerro-de-las-Campanas*, dont le sommet se trouve à vingt-deux mètres au-dessus de la ville, et qui domine les collines et les plaines des environs. La ville renferme un grand nombre d'églises et de couvents, anciennes et solides constructions qui furent facilement, comme à Puebla et à Oajaca, transformées en forteresses. Le quartier général fut établi sur le Cerro-de-las-Campanas, d'où partait une ligne de retranchements décrivant un triangle, dont le cerro était le sommet et la ville la base.

Cependant l'ennemi s'approchait : Escobedo par la route de San-Luis, Corona par celle de Lagos. Les notions militaires les plus simples conseillaient aux impérialistes d'attaquer ces deux portions principales de l'armée ennemie avant qu'elles fussent réunies. Miramon en émit l'avis, qu'il soutint avec la plus grande vivacité, appuyé par le colonel Arellano. Marquez, dont l'influence était alors prépondérante, opina pour rester sur la défensive. En attendant l'attaque des libéraux, Queretaro semblait en fête : le théâtre donnait des représentations très suivies, la belle promenade de Jalamada était fréquentée par de brillants cavaliers; au quartier général du Cerro-de-las-Campanas, les principaux chefs de l'armée se réunissaient presque tous les jours, pour observer l'ennemi. Parmi eux se trouvait un officier portant le riche uniforme des dragons de l'impératrice, dont il était colonel, et comblé des bienfaits de l'empereur, Bernard Lopez, qui allait, en vouant son nom à l'infamie, terminer au profit des républicains le drame dont le dernier acte se jouait dans les murs de Queretaro.

Escobedo, grandi par la prise de Matamoros; Corona, qui, dans les défilés du Sinaloa et du Jalisco, s'était montré pour les Français un ennemi si redoutable, jeune et énergique; Regulès, l'infatigable adversaire de Mendez dans le Michoa-

can; Antillon, ancien officier de l'armée de ligne, connu par la discipline qu'il imposait à ses troupes; Riva-Palacio, fils d'un célèbre avocat de Mexico que l'empereur Maximilien honorait de son amitié, un des rares généraux mexicains qui fissent preuve d'humanité dans cette horrible guerre; Vélez, un transfuge du parti de l'empire, passé tout récemment au parti opposé, soldat valeureux et expérimenté; Paz, qui commandait déjà l'artillerie à la défense de Puebla et la commandait encore devant Queretaro, tels étaient les principaux chefs de l'armée libérale, dont l'effectif grossissait tous les jours.

Les hostilités commencèrent le 12, par une forte reconnaissance confiée au général Castillo, qui avait ordre de s'emparer de la maison de l'octroi *(garita)*, sur la route de San-Luis, et de l'église de San-Pablo. Le bataillon de cazadorès se distingua particulièrement en pénétrant de vive force dans la garita; l'ennemi n'accepta pas la bataille qu'on lui offrait, mais Corona occupa les hauteurs du Cimatario et de Cuesta-China, pour compléter l'investissement de la place; les assiégés établirent leur ligne de défense appuyée à gauche sur le Cerro-de-las-Campanas, à droite sur le couvent de la Cruz. Enfin, les assiégeants se décidèrent à prendre l'offensive le 14 au matin; leurs boulets et leurs obus tombèrent sur le couvent de la Cruz, sur son jardin, sur le cimetière; Marquez donna l'ordre d'évacuer les positions avancées et de concentrer la défense dans le couvent. L'empereur, en uniforme de général de division, coiffé d'un sombrero de feutre blanc aux larges bords brodés d'or et d'argent, se promenait avec calme sous les boulets, avec le général Marquez et le colonel Arellano. Malgré l'ordre de Marquez, Miramon se reporta en avant sur la première position. Le prince de Salm-Salm, à la tête du bataillon de cazadorès, s'empara d'une batterie qui faisait beaucoup de mal aux troupes impérialistes. Le 3e bataillon de l'empereur fut lancé contre le Panthéon (ou la Cruz du Moine), qui avait été intempestivement abandonné; le colonel Rodriguez fut frappé grièvement au milieu d'une lutte acharnée; une seconde attaque, soutenue par le 3e de ligne, que conduisait le colonel Arellano, eut raison de la résistance des républicains. Deux charges de cavalerie, admirablement dirigées par Mejia,

culbutèrent la cavalerie ennemie. Le général Miramon, accourant du nord avec une troupe d'infanterie et d'artillerie, acheva la déroute des troupes d'Escobedo. La victoire était complète; l'empereur serra dans ses bras le général Miramon, qui en avait été l'âme. L'enthousiasme et la joie régnaient dans l'armée impériale. Le lieutenant-colonel Rodriguez, que l'on avait cru mort, survécut à son affreuse blessure; quelques semaines plus tard, il reprit le commandement du bataillon. Détail affreux! le capitaine Dominguez, qui avait été frappé en même temps que lui, fut porté presque mourant à son logement; les habitants de la maison, épouvantés par la chute des boulets, se réfugièrent dans le centre de la ville; Dominguez fut oublié. Quand, plus tard, on entra dans cette maison, on trouva le cadavre du capitaine en pleine décomposition.

La victoire du 14 mars fut célébrée, le lendemain, dans une fête toute militaire; les drapeaux du bataillon de l'empereur et du 3e de ligne furent décorés de la croix de l'Aigle mexicain, de la main même de l'empereur. Miramon et Marquez continuaient à être en désaccord, et naturellement, ce désaccord était funeste à l'armée. Après le succès du 14, le général Miramon était impatient d'attaquer à son tour l'ennemi; Marquez, au contraire, voulait attendre une seconde attaque ou la levée du siège par l'ennemi découragé. Malgré toute l'influence de Marquez, l'empereur donna cette fois raison à Miramon, qui disposa tout pour enlever, le 17 au matin, les hauteurs de San-Pablo et de San-Gregorio; mais la brigade Mendez fut arrêtée par une barricade qu'il fallut détruire pour lui livrer passage, et au moment où elle allait enfin passer, le commandant de la Cruz, croyant que l'ennemi allait profiter de l'éloignement de cette brigade pour l'attaquer, jeta un cri d'alarme. Mendez prit sur lui de suspendre le mouvement, et courut prévenir l'empereur, qui, sur l'avis de Marquez, donna ordre de renoncer à l'attaque. Ce fut Marquez en personne qui porta cet ordre à Miramon. Celui-ci était à cheval à côté de dix-huit pièces prêtes à ouvrir le feu, il remit son épée au fourreau, lança son chapeau à terre, et commanda à ses troupes de rester en ville; il rentra lui-même au galop dans Queretaro, pâle et versant des larmes de rage. Apprenant en route que la Cruz n'était pas attaquée et rencontrant devant le palais municipal le vieux ministre Vidaurri : « Dites à l'empereur, lui cria-t-il, qu'il ne compte plus sur moi pour aucun projet d'attaque ni pour aucun conseil de guerre. J'obéirai à tous les ordres qu'on me donnera, et rien de plus. » Paroles que le ministre se garda bien de rapporter à Maximilien.

L'empereur reconnut trop tard l'erreur involontaire du commandant de la Cruz, l'occasion était perdue. Miramon avait voulu surprendre l'ennemi avant que l'arrivée des généraux Riva-Palacio, Regulès et autres eût apporté aux libéraux un renfort de 8,000 hommes. On pense généralement que l'attaque du 17, vigoureusement exécutée, aurait sauvé Queretaro et l'armée; mais la haine de Marquez pour Miramon, la jalousie de Mendez et l'ignorance ou la perfidie de Lopez, qui fut un des plus ardents à déconseiller le mouvement, en décidèrent autrement.

A partir de ce jour, l'ennemi, toujours de plus en plus nombreux, resserra l'investissement. Maximilien, comprenant l'erreur dans laquelle on voulait l'entraîner, chargea Miramon de faire une grande sortie sur l'hacienda de San-Juanito, qui renfermait de grands approvisionnements de vivres et qui était occupée par une division républicaine. Parti de grand matin avec la brigade de cavalerie de Quiroga, le bataillon de Celaya, une partie du bataillon de cazadorès et quatre pièces d'artillerie, Miramon enleva l'hacienda, fit charger sur des chariots tous les approvisionnements et repoussa les charges de la cavalerie ennemie. Pendant ce temps, Quiroga était obligé de battre en retraite avec sa brigade de cavalerie, qui subissait des pertes considérables; la garde municipale à pied de Mexico sortait à la rencontre de cette brigade et parvenait à la dégager. Miramon put rentrer dans Queretaro avec tout son butin.

Le lendemain 20 mars, dans un conseil de généraux réunis par Maximilien, Marquez émit l'avis d'abandonner Queretaro et de se replier sur Mexico, où l'on appellerait aussi les troupes de Puebla. Miramon et Arellano combattirent vivement cette proposition. Suivant eux, l'armée n'avait pas assez de consistance pour opérer une retraite de trente-cinq lieues en présence d'un ennemi numériquement très supérieur. Il fut décidé qu'un des généraux enfermés dans Queretaro

en sortirait avec une forte colonne de cavalerie, se rendrait à Mexico, y recueillerait l'argent nécessaire pour continuer la lutte et en reviendrait avec des troupes de renfort. Cette mission semblait devoir être confiée à Mejia, mais Marquez la sollicita vivement et finit par l'obtenir de l'empereur ; il emmena avec lui le général Vidaurri, nommé président du conseil des ministres, et prit pour escorte la brigade de cavalerie de Quiroga avec le 5e régiment de lanciers, soit environ 1,200 cavaliers, les meilleurs de l'armée, si on en excepte les dragons de l'impératrice.

Dans la nuit du 22 mars, Miramon fit une fausse attaque sur San-Juanito pour tromper l'ennemi et favoriser la sortie de Marquez, qui s'effectua heureusement. Escobedo dut se contenter d'envoyer à sa poursuite un corps de cavalerie de 4,000 hommes. Après le départ de Marquez, le général Mendez fut nommé commandant de la ligne du sud, la plus faible de la place, en face du Cimatario, et Lopez, toujours en faveur auprès de Maximilien, remplaca Mendez à la tête de la brigade de réserve.

Marquez était sorti à temps. Le lendemain de son départ, l'ennemi recevait des renforts, et la place, étroitement resserrée, n'avait plus de communication avec l'extérieur. Escobedo se décida enfin à tenter une attaque sur la ligne du sud. Le 24 mars, à neuf heures du matin, 10,000 hommes, partagés en trois colonnes, descendirent des hauteurs du Cimatario, sans se laisser arrêter par le feu de l'artillerie de la place. Miramon et Mendez avaient ordonné à l'infanterie chargée de défendre l'Alameda de ne pas tirer un coup de fusil. Lorsque les colonnes républicaines furent à quelques pas de la ligne, Mendez fit ouvrir subitement le feu, puis sautant sur son cheval, il poussa un cri énergique de *viva el Emperador*, répété avec frénésie par les troupes, et s'élança sur l'ennemi à la tête du bataillon d'Iturbide. En même temps, Mejia chargeait avec sa cavalerie et achevait la déroute. Les troupes républicaines se réorganisent et recommencent l'attaque de la Maison-Blanche, énergiquement défendue par le colonel Arellano. Miramon accourt avec la réserve, et cette fois les libéraux reculent définitivement, poursuivis par la cavalerie de Mejia ; ils avaient perdu plus de 2,000 hommes. Maximilien, pendant le combat, était resté

à la Cruz pour parer à une fausse attaque dirigée sur ce point par Escobedo. Un obus éclata devant lui sans le toucher. Voyant arriver Miramon accompagné de Mendez et d'Arellano, il lui tendit les bras, le serra amicalement et lui attacha sur la poitrine la croix du Mérite militaire. Miramon, ôtant son képi et se tournant vers les témoins de cette scène émouvante, s'écria d'un ton plein d'enthousiasme : *Viva Sa Magestad el Emperador!* Maximilien s'adressa alors au colonel Arellano, commandant l'artillerie, qui avait héroïquement défendu la Maison-Blanche, et lui dit : « Vous êtes général. » Remarquons en passant que durant tout son règne cet empereur ne nomma que trois généraux : Mendez, Arellano et Quiroga. Quiroga et Mendez furent plus tard passés par les armes (1).

Le 1er avril, Miramon fit une sortie pour s'emparer de l'église de San-Sebastian, occupée par le général Antillon. Celui-ci fut surpris sur la Cruz-del-Cerro au point d'être obligé de s'enfuir sans avoir pris le temps de se vêtir. Miramon, entraîné par le succès, s'était aventuré un peu loin. Escobedo envoya contre lui une troupe d'élite qui fut repoussée après un combat dans lequel fut frappé mortellement un des meilleurs officiers de l'armée impériale, le colonel Farquet. Miramon ramena dans Queretaro deux obusiers dont il s'était emparé.

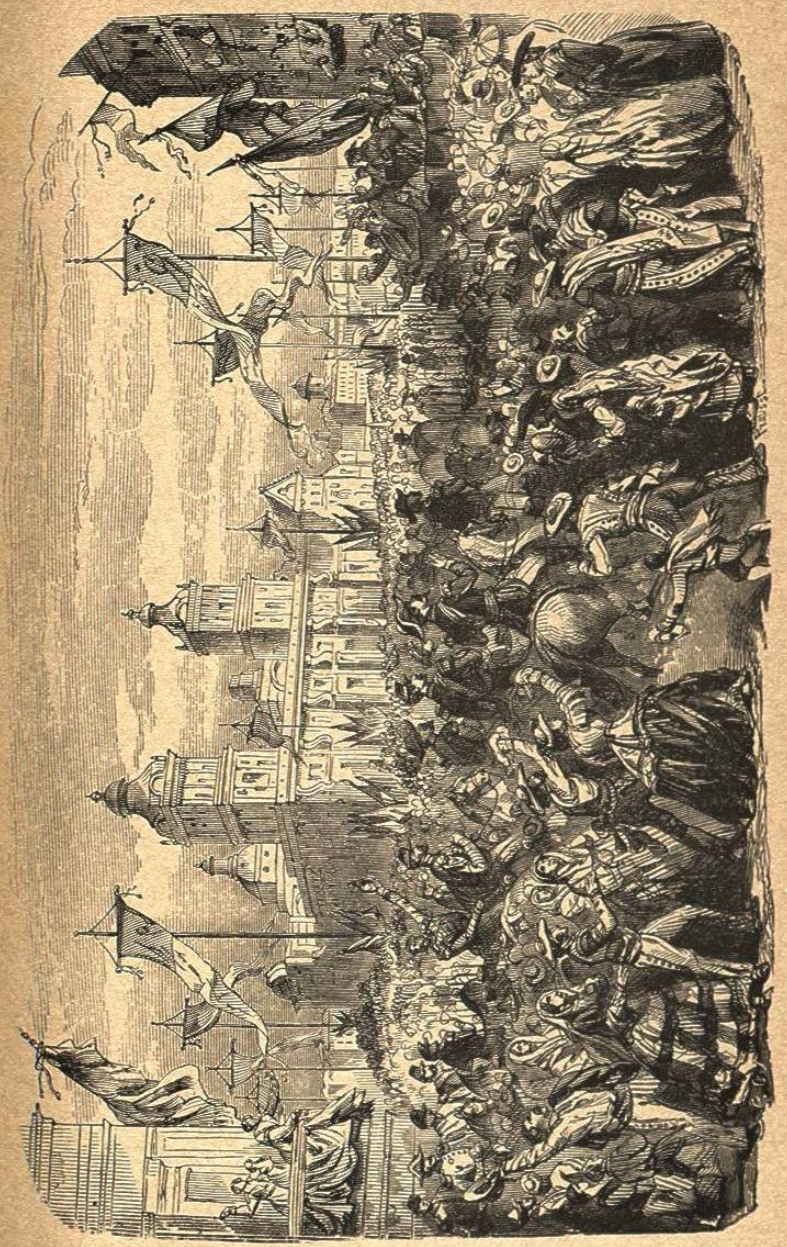
Le 10 avril, on célébra au couvent de la Cruz l'anniversaire du jour où, trois ans auparavant, Maximilien avait accepté la couronne impériale. Déjà, le 30 mars, avait eu lieu une cérémonie pour la remise à l'empereur de la médaille du Mérite militaire, qu'une commission de généraux lui avait décernée au nom de l'armée. Le sort des assiégés était cependant fixé dès lors. Il n'y a pas d'exemple connu d'une armée enfermée dans une place qui ait échappé à une capitulation finale si elle n'est pas secourue par une armée extérieure. Queretaro ne devait pas faire exception à cette règle. On y comptait, il est vrai, sur le secours de Marquez, mais on n'avait aucune nouvelle de ce général.

(1) Arellano parvint à s'échapper de Queretaro par des prodiges d'énergie et se réfugia en Europe, où il mourut sur le territoire de la république de San-Marin, en Italie, dans une extrême pauvreté. C'est à son activité et à son intelligence que l'armée assiégée, malgré les faibles ressources dont elle disposait, dut de ne jamais manquer de munitions.

Le 11 avril, une nouvelle sortie fut tentée sur la garita de Mexico : elle était commandée par le prince de Salm-Salm et avait pour objet principal la sortie du courrier destiné au général Marquez. Le prince de Salm-Salm avait avec lui le 3e de ligne, le bataillon de l'empereur et celui des cazadorès, appuyés par les dragons de l'impératrice et les hussards, toutes troupes d'élite. Malgré cela et malgré la vigueur déployée par le prince, cette sortie fut repoussée. Un jeune Polonais, de très grande famille, qui servait sous le pseudonyme de Labic, et qui, protégé tout spécialement par l'empereur, avait été nommé sous-lieutenant aux cazadorès, fut blessé à mort et mourut quelques jours après. Les assiégeants renforçaient chaque jour leur ligne d'investissement ; les assiégés, de leur côté, travaillaient sans relâche à leurs lignes de défense, mais ils avaient le désavantage du nombre et se trouvaient dans l'impossibilité de se ravitailler.

Pendant ce temps, Marquez était arrivé sans encombre à Mexico, avait décrété des emprunts forcés et levé de nouvelles troupes avec lesquelles il avait marché sur Puebla. Mais Porfirio Diaz, qui assiégeait cette ville, apprenant l'arrivée de Marquez, avait fait un effort et Puebla s'était rendue, quoique possédant des moyens de défense formidables. Diaz, après avoir fait fusiller tous les officiers de la garnison, s'était retourné vers Marquez, l'avait poursuivi, atteint et battu à l'hacienda de San-Lorenzo. Marquez était alors rentré à Mexico, où il employa, pour obtenir de l'argent, les moyens de brutalité qui avaient fait sa réputation. Il ne chercha pas à revenir dans Queretaro. Sa conduite, en cette circonstance, a été attribuée à différents motifs : il parait probable qu'outre sa haine pour Miramon, il avait, pour abandonner les défenseurs de Queretaro à leur sort, des raisons d'un ordre plus pratique : on a dit que, conservateur très ardent et mécontent des transactions faites par l'empereur Maximilien avec les libéraux, il se fit l'homme de Santa-Anna qui, en ce moment, intriguait pour rentrer au Mexique et qui finit par se faire arrêter dans le Yucatan, où il fut emprisonné par ordre des autorités républicaines.

Quoi qu'il en soit, Miramon et les autres généraux, notamment Arellano, invitèrent Maximilien à sortir de Queretaro



ENTRÉE DU GÉNÉRAL FOREY A MEXICO